



**HAL**  
open science

# Le Botaniste curieux. La pharmacopée en Dauphiné au XVIIIe siècle, au temps de Dominique Villars

Joëlle Rochas

► **To cite this version:**

Joëlle Rochas. Le Botaniste curieux. La pharmacopée en Dauphiné au XVIIIe siècle, au temps de Dominique Villars. Journées d'étude internationales. 35èmes Journées européennes du patrimoine 2018, Musée de Saint-Antoine-l'Abbaye, Sep 2018, Saint-Antoine-l'Abbaye, France. hal-03836955

**HAL Id: hal-03836955**

**<https://hal.science/hal-03836955>**

Submitted on 2 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Joëlle ROCHAS

## **Le Botaniste curieux. La pharmacopée en Dauphiné au XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps de Dominique Villars**

### **La pharmacopée religieuse**

Avant la dissolution de leur Ordre en 1779, les hospitaliers de Saint-Antoine léguèrent leurs collections scientifiques à la Ville de Grenoble pour en faire un Cabinet d'histoire naturelle, futur Muséum. Il s'agissait de collections d'art et d'antiquités, d'objets scientifiques, de collections ornithologiques, minéralogiques et zoologiques accompagnées vraisemblablement de quelques herbiers. Ce legs va créer *de facto* un lien entre les connaissances médicales recueillies au cours des siècles par l'Ordre et l'animateur principal du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : le chirurgien et botaniste Dominique Villars (1745-1814).

Depuis l'Antiquité, à travers tout le Moyen-Age et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la pharmacopée était issue essentiellement des plantes qui étaient cultivées au jardin ou bien des plantes sauvages que l'on allait cueillir dans les montagnes.

Dans un capitulaire au VIII<sup>e</sup> siècle, Charlemagne voulant administrer son empire et réformer l'agriculture avait fait dresser la liste de 94 plantes aux vertus thérapeutiques (73 herbes et 16 arbres) qu'il souhaitait voir cultiver dans ses domaines.

Un plan de l'abbaye de Saint-Gall en Suisse datant du IX<sup>e</sup> siècle montre les trois sortes de jardins qui devaient composer les jardins des moines au Moyen-Age : l'*herbularius* ou jardin des simples, l'*hortus* ou potager et le *viridarium* ou verger. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant près de dix siècles, les monastères ont été les conservatoires et les laboratoires du savoir horticole hérité de l'Antiquité.

### **Les hospitaliers de Saint-Antoine**

Les travaux de Géraldine Mocellin sur les jardins de l'abbaye de Saint-Antoine montrent qu'un jardin de plantes médicinales avait bien existé à Saint-Antoine jusqu'au XVII<sup>e</sup>

siècle<sup>1</sup> Il était situé dans le cloître et était entretenu par les jardiniers ainsi que les infirmes de l'abbaye. Les moines devaient y cueillir les plantes sédatives, narcotiques ou aux propriétés vasodilatatrices destinées à soulager les souffrances des malades atteints du « feu saint Antoine ». Les hospitaliers de Saint-Antoine s'étaient en effet rendus célèbres en guérissant le mal des ardents, ce fléau du Moyen Age dû à l'ergot du seigle qui empoisonnait le sang et provoquait abcès et gangrène. Dans leur apothicairerie, ils concoctaient les emplâtres et les décoctions utilisés pour le soin des malades. Ces remèdes étaient administrés, accompagnés de prières et de rituel religieux.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors d'un nouvel assaut de la maladie, deux Bénédictins en voyage à Saint-Antoine témoignent dans un manuscrit sur l'art chirurgical pratiqué à l'abbaye par les religieux. Comme on peut le lire, les chirurgiens antonins amputaient à la scie :

Nous y vîmes avec beaucoup de compassion une vingtaine [de pauvres misérables], les uns sans pieds, les autres sans mains et quelques-uns sans pieds et sans mains. Car on ne peut guérir ce mal qu'en coupant les membres auxquels il s'attache d'abord. Il y avait là un frère fort habile, qui n'en manquait aucun. Il nous fit voir les pieds et les mains coupés depuis cent ans, qui sont semblables à ceux qu'il coupait tous les jours. C'est à voir. Tout noirs et tout secs...<sup>2</sup>

Pour cicatriser, les frères utilisaient des onguents et des emplâtres à base de plantes et de graisse de porc dont ils détenaient le secret. Le plus efficace était le « baume saint Antoine ». Ils servaient également à leurs malades une nourriture saine, substituant au seigle la viande de porc.

Les plantes étaient nombreuses dans la pharmacopée des frères. On peut voir ces plantes peintes sur le retable réalisé par Matthias Grünewald, entre 1512 et 1516, pour la commanderie d'Issenheim<sup>3</sup>. Il s'agit des quatorze plantes sauvages qui entraient dans la composition du « Saint Vinage », breuvage thérapeutique fabriqué par les hospitaliers et dont voici la liste :

- le chiendent rampant
- l'asclépiade dompte-venin

---

<sup>1</sup> G. MOCELLIN, « Les Jardins de l'Abbaye de Saint-Antoine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : le Jardin des plantes médicinales ou Jardin du cloître », in *1000 [Mille] ans de jardins*, catalogue d'exposition, Saint-Antoine (Isère), Musée départemental de Saint-Antoine l'Abbaye, 2002, p. 13.

<sup>2</sup> *Voyage littéraire en France par deux Religieux Bénédictins, Dom Martenne et D. Durand*, Paris, 1717, t. 1, p. [1-2].

<sup>3</sup> P. BEGUERIE-De PAEPE, *Le Retable d'Issenheim, le chef-d'œuvre du musée Unterlinden*, Colmar, Musée Unterlinden, 2015.

- la gentiane jaune
- le coquelicot
- l'épeautre
- la grande ortie
- le plantain lancéolé
- le plantain moyen
- le bouton d'or (ou renoncule bulbeuse)
- la scrofulaire aquatique (ou herbe aux hémorroïdes)
- le souchet brun
- le trèfle rampant
- la véronique petit-chêne
- la verveine officinale.<sup>4</sup>

## Les Chartreux

A la Grande Chartreuse, près de Grenoble, chaque moine disposait d'un petit jardin attenant à sa cellule, lui permettant d'alterner prière, lecture, étude, jardinage et repos<sup>5</sup>A cela s'ajoutaient les explorations en montagne. C'est de l'étude des plantes sauvages que les moines chartreux ont tiré des remèdes qu'ils mirent au point dans leur apothicairerie. La vulnéraire, encore appelée « vulnéraire des Chartreux », qui pousse en quantité au Charmant Som en faisait partie. Préparée en tisane, la plante était connue pour être très active en cas de refroidissement. Macérée dans l'eau de vie, elle produisait une liqueur, laquelle, ajoutée dans une tisane bouillante servait à lutter efficacement contre les rhumes et les bronchites.

Le génépi était recommandé par les Chartreux dans les accidents fréquents qu'avaient les populations alpines, comme les conséquences des chutes, et aussi dans les cas de refroidissements. Le botaniste et médecin piémontais Allioni (1728-1804), correspondant du botaniste et médecin dauphinois Dominique Villars l'utilisait quant à lui fraîchement cueillie, écrasée et appliquée sur une fracture.

---

<sup>4</sup> 14 [*Quatorze*] *Plantes sauvages*, Exposition permanente – Commanderie des Antonins (79 310 Saint-Marc-La Lande).

<sup>5</sup> *Un jardin de chartreux. Les conseils de jardinage d'un chartreux de Vauvert : histoire, patrimoine, savoir-faire*, Grenoble, Glénat, 2004, p. 16.

De nombreuses plantes cueillies ou cultivées au XVIII<sup>e</sup> siècle en Chartreuse entraient dans le secret de composition des remèdes élaborés par les Chartreux. La vulnéraire et le génépi sont deux plantes qu'ils ont employées abondamment, notamment dans la préparation tenue secrète de leur élixir et de leur liqueur.

C'est en effet sur un manuscrit que leur remit en 1605 le maréchal d'Estrées à Paris que les Chartreux, après une étude longue et approfondie parvinrent à fixer définitivement en 1735 la formule d'un élixir associant cent trente plantes<sup>1</sup>. L'apothicaire de la Grande-Chartreuse, le frère Jérôme Maubec, qui était chargé de la tâche élaborera alors ce qui devint « l'Elixir Végétal de la Grande Chartreuse ». A l'élixir succéda peu de temps après en 1764 la Chartreuse Verte, dite « Liqueur de santé ».

Enfin les Chartreux qui étaient également maîtres de forge avaient élaboré au XVIII<sup>e</sup> siècle un remède d'origine minérale, une préparation ferrugineuse très appréciée en médecine populaire appelée la « boule des Chartreux ». On faisait bouillir cette boule de limaille d'acier et on en buvait l'eau à tous les repas pour se soigner le foie, ou bien on l'appliquait sur la partie malade, comme sur les yeux par exemple. Véritable panacée, la « boule des Chartreux » était souveraine dans le soin des ulcères, des crachements de sang, du traitement des vers ou de la gale. Elle servait également à soigner les affections hypocondriaques et hystériques, les maladies chroniques des poumons, elle permettait de guérir de la gravelle et était administrée dans les cas de longues fièvres.

Le Musée dauphinois en posséderait une dans ses collections. Elle ferait 90 cm de haut et 55 cm de diamètre. Elle serait bien sûr en fer et contiendrait des substances gommeuses et balsamiques. Et c'est après l'avoir trempée dans l'eau qu'on en administrait la teinture obtenue aux malades<sup>6</sup>.

## **La pharmacopée populaire**

A côté de la pharmacopée religieuse, il existait au XVIII<sup>e</sup> siècle en Dauphiné une pharmacopée populaire. Elle est recensée dans un ouvrage intitulé le *Médecin des montagnes* édité à Grenoble en 1762. C'est un recueil de remèdes simples et non coûteux, rédigé « pour les pauvres habitants éloignés des villes »<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> M. BROCARD-PLAUT, *Diablerie et sorcellerie en Savoie*, Horvath, 1985.

<sup>7</sup> *Le Médecin des montagnes*, Grenoble, Impr. J. Cuchet, 1762.

Madeleine Rivière-Sestier, dans la thèse de pharmacie qu'elle a soutenue en 1942, livre les principaux remèdes auxquels avaient recours les Dauphinois de l'époque : la vipère séchée, le « bijoin » et « l'huile de marmotte »<sup>8</sup>.

Le Dauphiné du XVIII<sup>e</sup> siècle était une terre de « charmeurs de vipères ». Plus tard en 1820, le préfet des Hautes-Alpes rapportera que les paysans de son département appelaient les vipères avec un sifflet aigu, qu'ils les saisissaient à la main et les jetaient dans un sac pour les vendre vivantes aux pharmaciens de Gênes et de Turin<sup>9</sup> Le botaniste Chaix, ami de Villars, lui aussi né dans le Haut-Dauphiné, confirme que depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, tous les apothicaires du Royaume de France s'approvisionnaient en vipères dans le Dauphiné. Les médecins du Dauphiné et les apothicaires du royaume suivaient en cela les conseils du *Dictionnaire botanique et pharmaceutique* édité en 1759, lequel préconisait l'usage des vipères pour guérir les malades<sup>10</sup>: chair de vipère mangée cuite, bouillon de vipère, graisse de vipère dont on s'enduit les jointures des mains, graisse de serpent pour guérir les écrouelles, pour calmer la goutte, poudre de vipère pour guérir les plaies, calmer les douleurs d'oreille, gargarisme de vipère pour soulager les maux de dents, foie de serpent séché dans du vin pour faciliter les accouchements, vin de vipère pour guérir les dartres, tête de vipère séchée suspendue au cou d'un enfant pour prévenir des convulsions, peau de serpent appliquée sur les brûlures, tisane de serpent contre la colique, application de peau de serpent sur les coupures et les blessures, sur les dents malades, graisse de vipère pour frictionner les malades atteints de rhumatismes.

Le docteur Chicoyneau (1662-1752) de l'université de Montpellier, université avec laquelle sont en lien tous les médecins de l'arc alpin (Dauphiné, Suisse, Autriche, Allemagne, Italie) donna à ses correspondants de Saragosse des précisions sur la préparation des vipères qui entraient dans la composition de la thériaque, un médicament, sorte de panacée universelle :

---

<sup>8</sup> « Remèdes populaires empruntés à la flore régionale (XVIII<sup>e</sup> siècle) », in M. RIVIERE-SESTIER, *Remèdes populaires en Dauphiné*, ouvrage issu d'une thèse de pharmacie publiée pour la première fois en 1942 puis rééd. en 1943, Grenoble, PUG et Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble, 2000, p. 21-24 (Fonds patrimonial de la bibliothèque de l'ancienne Ecole Normale d'Instituteurs de Grenoble, collection labellisée COLLEX Education = collection d'excellence, Université Grenoble Alpes).

<sup>9</sup> J.-C., baron de LADOUCKETTE, *Histoire, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes, précédés d'un essai sur la topographie de ce département, et suivis d'une notice de M. Villars, etc.*, Paris, Hérisant Le Doux, 1820.

<sup>10</sup> N. ALEXANDRE, *Dictionnaire botanique et pharmaceutique contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux, et des animaux d'usage, avec les préparations de pharmacie, internes et externes ...*, Paris, Veuve Didot, 1759.

La coutume a prévalu parmi nous de se servir de vipères desséchées et réduites en poudre pour préparer la Thériaque. C'est l'avis unanime de nous et des pharmaciens de Montpellier, [cette coutume] est de toutes la préférable »<sup>11</sup>.

On sait que dans la formule de la thériaque entraient 64 substances animales, végétales et minérales susceptibles de traiter toutes les maladies<sup>12</sup>.

Les pots de thériaque trônaient dans toutes les apothicaireries du royaume : majestueux, aux lignes harmonieuses, ornés d'un couvercle agrémenté d'une sculpture et de deux anses représentant des serpents entrelacés ou des cordons torsadés<sup>13</sup>.

Hormis la vipère et parmi les substances animales, les Dauphinois utilisaient également la graisse de marmotte, qu'ils appelaient « huile de marmotte », souveraine pour lutter contre les coups de froid ; parmi les substances végétales, ils utilisaient enfin le « bijoin » (ou benjoin, bijon ou bezon), dont le *Dictionnaire universel des drogues simples* nous renseigne qu'il s'agissait d'une sorte de térébenthine sortie du mélèze et que les paysans du Dauphiné utilisaient comme baume sur les plaies et contre les contusions<sup>14</sup>.

Génépi, vipère séchée, graisse de marmotte et bijoin ont constitué les principaux remèdes de la pharmacopée religieuse et populaire du Dauphiné au XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>11</sup> F. CHICOYNEAU, *Réponse des médecins de Montpellier à ceux de Saragosse* (Archives de la Faculté de médecine de Montpellier).

<sup>12</sup> MUSEE DES CONFLUENCES, *Venenum, un monde empoisonné*, exposition, Lyon, 15 avril 2017-13 avril 2018, dossier de presse, mars 2017.

<sup>13</sup> J.D. PICARD, *Voyage vers les apothicaireries françaises*, Paris, Les Ed. de l'Amateur, 2004.

<sup>14</sup> N. LEMERY, *Dictionnaire universel des drogues simples, contenant leurs noms, origine, choix, principes, vertus, et[h]imologie ; et ce qu'il y a de particulier dans les animaux, dans les végétaux, et dans les minéraux*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Impr. de la Veuve d'Houry, 1733.

## Dominique Villars

Dans son ouvrage intitulé *Histoire des plantes de Dauphiné* publié entre 1786 et 1789, le botaniste et médecin Dominique Villars (1745-1814), véritable explorateur de la flore dauphinoise et qui sera à la tête d'un important réseau savant international fait la synthèse de la botanique savante et de la botanique populaire utilisées pour la pharmacopée en Dauphiné. Né dans le Champsaur dans le Haut-Dauphiné (actuel département des Hautes-Alpes), Villars est issu d'une famille modeste mais lettrée. Il intègre dans son œuvre la pharmacopée populaire qu'il connaît bien et encourage les botanistes-médecins de sa génération à publier des ouvrages accompagnés de nomenclatures des espèces, avec les synonymies des déterminations antérieures, dont celles des dialectes et des langues vernaculaires. Ces nomenclatures devaient en effet intégrer selon lui les usages que les populations faisaient de la plante décrite. Villars suivait en cela le modèle des botanistes de la Renaissance qui lui étaient chers et notamment celui de Charles de L'Ecluse (1526-1609), botaniste français ayant fait ses études à Montpellier, médecin de l'empereur Maximilien II d'Autriche, qui donna à côté du latin, notamment pour sa flore de Hongrie, les désignations des plantes en hongrois, pour une plus large diffusion et utilisation de son ouvrage<sup>15</sup>. C'est bien dans cet esprit que Villars rédigea la « Préface historique » de son *opus magnus* : *Histoire des Plantes de Dauphiné*, intégrant les vertus médicinales à chacune des familles de plantes<sup>16</sup>. Villars traduisit en français la centaine de plantes connues des paysans du Dauphiné, plantes parfois aux noms multiples selon les différents villages qui les employaient, plantes essentiellement « utiles », « sensibles par leur port, remarquables par leur odeur, leur propriété, et jamais des plantes rares, curieuses et inconnues »<sup>17</sup>.

Le modèle des jardins médicinaux pour Villars était celui créé à Montpellier sur ordre du roi par le botaniste Pierre Richer de Belleval (1564-1632), médecin du roi, professeur d'anatomie et de botanique à l'université de Montpellier, fondateur du Jardin royal de Montpellier et qu'Henry IV avait envoyé en 1610 herboriser dans les montagnes de Grenoble. Ce jardin est référencé par l'agronome Olivier de Serres (1539-1619), seigneur du Pradel dans le Vivarais, lequel donne dans son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs* la liste des

---

<sup>15</sup> C. de L'ECLUSE, *Rariorum aliquot Stirpium, per Pannoniam, Austriam, [et] vicinas quasdam Provincias observatarum historia, IV libris expressa*, Anvers, C. Plantin, 1583.

<sup>16</sup> D. VILLARS, *Histoire des plantes de Dauphiné*, tome premier, contenant une Préface historique ; un Dictionnaire des termes de Botanique, les classes, les Familles, les Genres, et les Herborisations des environs de Grenoble, de la Grande Chartreuse, de Briançon, de Gap et de Montélimar, Grenoble, 1786.

<sup>17</sup> « Noms populaires », in Préface de l'*Histoire des plantes de Dauphiné*, *op. cit.*, lxxvij.

quatre sortes de plantes indispensables à la création d'un jardin médicinal : les « simples d'Orient », les « simples de l'Occident », les « simples du Septentrion » et les « simples du Midi ». L'agronome donne et dessine même les trois formes - au choix - que devait revêtir un jardin médicinal : « en montaigne relevée », « ronde » ou « carrée »<sup>18</sup>. C'est cette forme carrée qui aura la préférence des jardiniers grenoblois du XVIII<sup>e</sup> siècle, suivant en cela Villars et sa préférence pour les naturalistes de la Renaissance, puis du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

La formation médicale de Villars, dans sa chronologie de 1765 jusqu'à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, montre le lien qui existait entre la botanique et la pratique médicale, à une époque où les médicaments étaient obtenus directement à partir de composants naturels. Les enseignements en botanique que reçut Villars de plusieurs religieux du Gapençais puis de médecins de montagne, voire de guérisseurs du Haut-Dauphiné, les herborisations qu'il fit avec des botanistes et des naturalistes français et étrangers le conduisirent à soutenir en 1773 une thèse de médecine à l'université de Valence. Exerçant la médecine dans le Champsaur, Villars entretint en 1781 une intéressante correspondance avec le baron de La Tour d'Aigues, Président à mortier du Parlement de Provence. Villars lui remit un herbier des plantes alpines, lui vantant l'usage que l'on pouvait faire de celles-ci en médecine. De son côté, le baron fit transmettre à Villars, par l'intermédiaire de son bibliothécaire, les renseignements de botanique exotique que renfermait sa précieuse bibliothèque. Dans cette correspondance, Villars commençait à esquisser le projet du futur Jardin de botanique de Grenoble. Il montrait tout l'avantage qu'aurait la ville à joindre un jardin médicinal à son école de chirurgie récemment créée<sup>20</sup>.

C'est depuis la Tour d'Aigues, par le truchement des jardiniers du baron, que commencèrent à remonter vers Grenoble les plantes médicinales ainsi que les plantes rares et exotiques. Un an après, en 1782, Villars était nommé médecin à l'Hôpital militaire de Grenoble et directeur du premier Jardin de botanique de la ville. Il exerça également les fonctions de professeur à l'Ecole de chirurgie installée à l'Hôpital. Cette école, la plus remarquable du royaume selon l'historien des sciences René Taton, était fondée sur un système novateur et

---

<sup>18</sup> « Le Jardin Médecinal et son Ordonnance », in O. de SERRES, *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs d'Olivier de Serres, Seigneur du Pradel, dans lequel est représenté tout ce qui est requis et nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir et embellir la maison rustique*, Arles, Actes Sud, p. 906-943 (éd. conforme à celle de 1804-1805 avec des vignettes de 1620).

<sup>19</sup> Il s'agit notamment du négociant grenoblois Claude Joseph Raby dit Raby l'Américain (1719-1779) et de son jardin à Grenoble attenant à son cabinet de curiosités.

<sup>20</sup> D. VILLARS, *Lettre au baron de La Tour d'Aigues, Président au Parlement d'Aix [en Provence]*, lettre de 7 p. sur les vertus médicinales des plantes alpines, suivie d'une « Liste des plantes envoyées à Monsieur le Président de La Tour d'Aigues, avec quelques observations sur leurs vertus les mieux constatées, ou nouvellement découvertes par son auteur Villars (sic) médecin, professeur de botanique, 16 p. », accompagnant un herbier de 200 plantes du Dauphiné, Le Villars en Champsaur, 20 octobre 1781, n. p. [23 p.] (Muséum de Grenoble, Fonds Villars).

éclairé. Elle dispensait un enseignement médico-chirurgical et pharmaceutique complet, portant sur l'anatomie, la chirurgie théorique et pratique, la thérapeutique chirurgicale, les accouchements, la médecine et... la botanique. Le Jardin de Botanique était directement lié à l'Ecole de chirurgie. Destiné aux soins médicaux, il avait été conçu pour être à moitié composé de plantes alpines<sup>21</sup>. Villars y assura gratuitement des cours de botanique aux étudiants mais aussi aux particuliers. Cet enseignement, fidèle à la tradition de Jean-Jacques Rousseau perdura à Grenoble jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Inspiré de la pharmacopée religieuse, intégrant les remèdes populaires et faisant la synthèse des auteurs naturalistes qui l'avaient précédé dans les montagnes du Dauphiné, Dominique Villars a donné à la province du Dauphiné au XVIII<sup>e</sup> siècle sa première grande « Flore » aux propriétés médicinales.

## Sources

### Sources manuscrites

- Bibliothèque municipale de Grenoble  
U 4390-4391 Extrait [en 4 p.] du *Voyage littéraire en France par deux Religieux Bénédictins, Dom Martenne et D. Durand*, Paris, 1717, t. 1 (figure en préambule à l'ouvrage de Dom Aimar Falcoz).
  
- Muséum de Grenoble, Fonds Villars  
VILLARS D., *Lettre au baron de La Tour d'Aigues, Président du Parlement d'Aix [en Provence], sur les vertus médicinales des plantes alpines*, 20 octobre 1781.

---

<sup>21</sup> « Le jardin de botanique contiendra 3.000 plantes, dont 1.600 seront prises parmi les plantes indigènes à la province, et le surplus parmi les plantes exotiques au choix du Professeur, qui préférera d'abord les plantes utiles employées dans la vie domestique, l'agriculture, la médecine, les arts, et achèvera de remplir le nombre fixé, par les plantes rares, particulières à la province. », « Article VI du règlement de l'Ecole de chirurgie et du Jardin de Botanique de Grenoble, 16 janvier 1785 », in A. GRAS, « Historique des institutions médicales de la Ville de Grenoble », *Bulletin de la Société de Statistique des Sciences Naturelles et des Arts industriels du département de l'Isère*, t. III, séance du 1er juin 1844, p. 244-267. Dispositions que Villars complètera avec les essences suivantes : « Nos beaux tulipiers, nos érables de Virginie et du Canada, nos cyprès, nos cèdres du Liban, le gincho du Japon à côté des mélèzes de nos Alpes, nos belles plantes apportées par nous des Alpes, envoyées d'Orient par Toscan, bibliothécaire du muséum à Paris », in D. VILLARS, *Jardin botanique de Grenoble*, [Grenoble], An III-An VIII [1794-1799].

## Sources imprimées

BORDIER Dr A., *La Médecine à Grenoble : notes pour servir à l'histoire de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie*, Grenoble, Veuve Rigaudin, 1896.

LADOUCETTE baron J.C. de, *Histoire, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes, précédés d'un essai sur la topographie de ce département, et suivis d'une notice de M. Villars, etc.*, Paris, Hérisson Le Doux, 1820 (Muséum de Grenoble).

L'ECLUSE C. de, *Rariorum aliquot Stirpium, per Pannoniam, Austriam, [et] vicinas quasdam Provincias observatarum historia, IV libris expressa*, Anvers, C. Plantin, 1583.

*Le Médecin des montagnes*, Grenoble Impr. J. Cuchet, 1762.

VILLARS D. , *Histoire des plantes de Dauphiné*, en 3 vol., Grenoble; Lyon; Paris; chez l'auteur; Perisse, Piestre et de La Molière; Prévost; 1786-1787-1789 (Muséum de Grenoble, V HPL 3).

## Bibliographie

### Ouvrages

ROCHAS J., *Muséum de Grenoble : une histoire naturelle*, Grenoble, Editions du Muséum de Grenoble, 2008 (adaptation de la thèse de doctorat de l'auteur).

SERRES O. de, *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs d'Olivier de Serres, Seigneur du Pradel, dans lequel est représenté tout ce qui est requis et nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir et embellir la maison rustique*, Arles, Actes Sud, p. 906-943 (éd. conforme à celle de 1804-1805 avec des vignettes de 1620).

### Articles tirés de catalogues d'exposition

MOCELLIN G., « Les Jardins de l'Abbaye de Saint-Antoine aux XVIIe et XVIIIe siècles : le Jardin des plantes médicinales ou Jardin du cloître », in *1000 [Mille] ans de jardins*, catalogue d'exposition, Saint-Antoine (Isère), Musée départemental de Saint-Antoine l'Abbaye, 2002, p. 13.

Travaux universitaires

RAJAT ROCHAS J., *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, thèse sous la dir. du Professeur Gilles Bertrand, Université de Grenoble, 2006.

RIVIERE SESTIER M., *Remèdes populaires en Dauphiné*, ouvrage issu d'une thèse de pharmacie publiée pour la première fois en 1942 puis rééd. en 1943, Grenoble, PUG et Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble, 2000, p. 21-24 (Fonds patrimonial de la bibliothèque de l'ancienne Ecole Normale d'Instituteurs de Grenoble, collection labellisée COLLEX Education = collection d'excellence, Université Grenoble Alpes).

---